Amphi 25 : parlons discriminations

Bienvenue dans **Amphi 25**, un espace d'échange et d'écoute libre de tout jugement, où l'on s'interroge sur les préjugés, les stéréotypes, les injustices et les discriminations.

Un mardi sur deux, nous donnons la parole à des étudiantes et des étudiants pour s'exprimer sur ce qu'elles ou ils ont vécu, observé ou perçu. Avec nos intervenantes et nos intervenants, nous parlons de racisme ordinaire, de grossophobie, de sexisme, de parentalité, de genre, de handicap, et de tous ces sujets trop souvent passés sous silence…

Retrouvez ce podcast sur Ausha

Amphi 25 est un podcast de la Mission égalité-diversité de l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Ce podcast s'adresse **à tous et à toutes**, que vous soyez cibles ou témoins de remarques, de gestes ou de comportements injustifiés voire discriminatoires, et encore plus si vous estimez que ces questions ne vous concernent pas. Il s'adresse à l'ensemble d'entre nous.

Contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr !

Episode #3 : Être non-binaire : quand l'affirmation de son identité bouscule les normes de genre

La non-binarité, ça vous dit quelque chose ? C'est un ensemble **d'identités de genre** qui bousculent les normes ancrées dans nos sociétés occidentales. Les personnes non-binaires ne se reconnaissent ni en tant que femme, ni en tant qu'homme.

Dans cet épisode, nous explorons avec Alex et Emmanuel Beaubatie la question du genre et du sexe, de l'expression de genre, de la non-binarité, du militantisme, de la visibilité et de la reconnaissance des personnes non-binaires et LGBTQI+.

Alex, membre de l'association étudiante LGBT+ et queer ArcENSiel, s'identifie comme une personne non-binaire et utilise le pronom neutre iel. Iel témoigne de sa découverte et de son expérience de la **non-binarité de genre**.

Emmanuel Beaubatie est **sociologue** à l'IRIS. Il nous parle de ses recherches sur le genre, la catégorisation du sexe, les identifications, les pratiques et les représentations de genre.

Transcription de l'épisode #3 :

Ce podcast vous est présenté par la Mission égalité-diversité de l'Université Lyon 1.

Amphi 25 : parlons discriminations, avec Floriane et Justine.

Justine : Se dévoiler, parler de soi, c'est pas toujours facile. C'est pour ça qu'on a imaginé l'Amphi 25 comme un lieu d'échange où toutes celles et ceux qui en ont besoin peuvent venir parler et raconter leur histoire.

Floriane : Je rappelle rapidement pourquoi c'est 25 : c'est parce que dans la loi française, on reconnaît actuellement 25 critères de discrimination.

Justine : Dans cet épisode, on va parler d'identités de genre et des multiples façons de se les approprier.

Le genre, c'est une construction sociale basée sur la différence sexuelle et qui attribue des rôles sociaux à chacun des sexes biologiques.

Vous avez déjà entendu des termes comme non binaire, genderfluid, genderqueer, agenre, transgenre... ?

Beaucoup de personnes les utilisent pour parler d'elles-mêmes en dehors du genre qui leur a été assigné à la naissance, et du cadre binaire, femme-homme.

Ça paraît difficile de s'y retrouver et difficile à comprendre. Mais en fait, il suffit juste de commencer par écouter les gens concernés.

Floriane : C'est exactement ça. Moi, j'ai parlé avec Alex qui est en master de géologie et qui est engagé-e dans une association étudiante LGBT+ et queer qui s'appelle ArcEnSiel. Et Alex identifie comme une personne non-binaire.

Alors qu'est-ce que ça veut dire? Ben déjà, Alex a choisi un prénom épicène, c'est à dire à la fois féminin et masculin, et utilise le pronom neutre iel qui s'écrit I-E-L.

Justine : Pour correspondre aux attentes de celles et ceux qui s'y rendent. L'amphi 25, il change d'apparence, et c'est un endroit où on se sent bien.

Floriane : Alors pour Alex, l'Amphi 25, idéal, ce serait un endroit avec une cheminée, des fauteuils confortables et peut-être une petite table avec une tasse de thé et des biscuits. On l'écoute.

Témoignage d'Alex

Alex : Euh, je trouve que ça m'évoque quelque chose de chaleureux. On se sent bien, un coin un peu familial, donc c'est un peu mon idée d'un endroit accueillant.

Je ne m'identifie pas aux genres tels qu'ils sont créés dans notre société européenne, c'est à dire homme et femme, donc je ne m'identifie ni comme un homme, ni comme une femme. Je suis une personne non-binaire.

Floriane : Est-ce que justement c'est quelque chose qui pour toi est vraiment que relatif à notre société européenne ou est-ce que c'est quelque chose où tu te dis « Bah, dans d'autres société on fait différemment », comment tu vois ça en fait?

Alex : Tout à fait, la dichotomie homme-femme, mâle-femelle même, ce sont des constructions sociales. Donc vraiment ancrées dans des sociétés, dans un contexte.

Et il se trouve que c'est très européano-centré cette façon. Et puis ça s'est étendu aux pays colonisés par les pays d'Europe.

Mais il y a plein de civilisations avant et encore aujourd'hui, qui reconnaissent deux, trois voire cinq genres. Donc c'est quelque chose qui est, au cours de l'histoire de l'humanité et à l'échelle de la planète, totalement civilisationnel.

Floriane : Et ça t'inspire comment s'est vu le genre dans d'autres sociétés ?

Alex : Pas tant que ça m'inspire. Plutôt que ça me conforte, puisque ce qu'on entend beaucoup comme discours, c'est que c'est quelque chose de nouveau, que c'est un effet de mode que voilà, c'est dans notre tête.

Mais en fait, ça c'est, voilà, c'est un discours qui est très naïf et qui ne prend pas en compte la diversité des situations, des civilisations et le fait que voilà, finalement c'est une norme, une norme créée par la société, celle d'avoir ces deux genres qui n'est pas plus légitime qu'une autre.

Floriane : Est-ce que ça veut dire que pour toi que tu en questionnement ou est-ce que tu es non-binaire, point ?

Alex : Moi je suis non-binaire, point. Après je pense que c'est quelque chose qui se questionne un peu toute notre vie, puisque ça a trait à notre façon d'être et d'apparaître aux autres aussi.

Donc, euh, je questionne toujours ce sentiment, pourquoi est-ce que j'ai besoin de me définir comme ça ? Pourquoi est-ce que je veux apparaître de telle ou telle façon au public.

Ce que je ne questionne pas, ce que je ne questionne plus, c'est le bien-être que ça m'apporte, c'est-à-dire que quelque chose que je ne peux pas nier ou discuter, c'est le fait que je me sens intimement mieux avec moi depuis que je me définis de cette façon-là.

Floriane : Et à quel moment dans ta vie, tu as réalisé justement que tu ne te reconnaissais ni dans le genre masculin ni dans le genre féminin ?

Alex : C'est un peu difficile à définir exactement. Je pense que de façon générale, depuis que je suis petite, j'ai du mal à me conformer, euh, aux attentes qu'on a des personnes, parce que finalement, on sait que le genre, c'est une construction sociale.

On sait que femmes et hommes, on met derrière tout un tas de stéréotypes, d'attentes, de comportements, sans que ce soit basé sur aucune biologie.

J'ai toujours eu du mal à me conformer aux attentes qu'on avait pour moi en tant que fille, puisque c'est fille qui avait été désigné pour moi la naissance. On dit « assigné à la naissance ».

Et finalement, le terme de non binaire n'est venu que plus tard, il y a 2 ans quand effectivement j'ai commencé à être dans ces milieux LGBT à travers mon association et que j'ai commencé, voilà, à découvrir ce vocabulaire et surtout le vécu d'autres personnes qui finalement avaient un peu ce même vécu et qui résonnait en moi.

Et c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à mettre des termes sur ce que je ressentais.

Floriane : Et qu'est-ce que ça t'a fait de pouvoir mettre un terme sur ce que tu étais, sur ce que tu ressentais ?

Alex : Ça faisait du bien. C'est clairement, c'était un peu.. je dirais pas une libération, mais une façon de m'accepter plus entièrement.

Une façon de faire la paix avec plein de choses, euh, de me sentir mieux au quotidien, tout simplement… changer de prénom, me faire appeler différemment, voilà c'est une source…

Euphorie, ça c'est un grand mot. Mais c'est ce qu'on utilise dans le vocabulaire de la transidentité puisque la non-binarité est une transidentité.

Floriane : Donc voilà, alors tu m'as dit que tu as grandi enfin, qu'on t'a élevé-e selon les codes de l'un des genres en tout cas.

Et est-ce que, rétrospectivement, c'est quelque chose que tu regrettes ou est-ce que c'est quelque chose qui, pour toi, fait partie de la construction de ton identité d'aujourd'hui ?

Alex : Je n'ai pas eu une éducation très genrée. Euh, peut-être que c'est plus le regard de la société qui a été prédominant notamment, bon, le regard de quelques professeurs qui avaient un peu envie d'enfermer les femmes dans certaines cases, notamment le fait de ne pas faire de science.

Puisque voilà, j'ai été confronté-e à des professeurs qui m'ont dit que les mathématiques c'était pas vraiment pour moi que, voilà, avec un cerveau de femme, c'était pas vraiment la peine que j'aille faire des grandes écoles ou des prépas.

Et puis à l'extérieur de l'école, le regard masculin finalement, depuis assez jeune, la drague de rue, le harcèlement, ça fait partie d'un regard que l'on pose sur les femmes qui est particulier et assez destructeur.

Floriane : Et c'est quelque chose que tu vis encore, ce genre d'expérience aujourd'hui ? Est-ce que ça a changé ou est-ce que en tout cas dans la réception que toi tu as, ça a changé ?

Alex : Ça change assez peu. Surtout quand je mets des habits assez féminins parce que ça m'arrive. J'ai à nouveau effectivement ces propositions, cette drague un peu lourde, ce harcèlement.

Un peu moins depuis que je me suis coupé les cheveux courts depuis que je m'habille un petit peu de façon un peu plus masculine.

Je pense que ça a joué un rôle non négligeable dans pas mal de mes choix, finalement, la possibilité de s'extraire de ce regard masculin. Le fait de ne plus s'habiller, ne plus penser, ne plus vivre à travers et pour le regard des hommes, c'est quelque chose qui a été extrêmement important pour moi et qui est vraiment libérateur finalement.

Floriane : Alors tu as changé de prénom pour prendre un prénom qui est neutre, mixte ? Quelles sont les raisons de ton changement de prénom ?

Alex : En fait tout simplement un été, j'ai commencé à beaucoup réfléchir à ces questions-là et, euh, à tester parce que ça passe aussi par des expériences, par des tests, dans ma tête au début, puis avec mes ami-es, m'appeler avec un prénom mixte.

Donc moi j'avais choisi Alex. C'est ce qui m'est venu assez naturellement. Je saurais pas dire particulièrement pourquoi et voilà.

Et quand je me suis rendu compte que quand mes ami-es m'appelaient comme ça, ça me faisait vraiment beaucoup de bien, ben je me suis dit, voilà autant faire des choses qui nous font sentir bien dans la vie, finalement, c'est quand même pas mal. Donc voilà, j'ai décidé de changer définitivement de prénom.

Floriane : Et concrètement ce prénom, il représente quoi pour toi ?

Alex : Pour moi, c'est la possibilité de… d'être moi-même. Peut-être un nouveau début aussi parce que mine de rien, le prénom c'est la première chose qu'on offre aux gens. C'est quelque chose qui est très intime, qui nous représente.

Et voilà changer de prénom c'est aussi faire un peu une déclaration : maintenant je suis comme ça. Et ça va être reconnu, entre guillemets.

Floriane : Est-ce que lorsque tu as annoncé à tes proches que tu changeais de prénom mais aussi que tu étais… que tu t'identifiais comme une personne non-binaire, est-ce que c'était presque comme un coming out pour toi ?

Alex : Tout à fait. C'est un coming out.

Floriane : Comment tes proches, ton entourage, ont réagi ? tous les gens autour de toi, pas seulement ta famille, ont réagi à cette nouvelle identité ?

Alex : Bah ça dépend desquels. Mes camarades de classe l'ont très bien pris. De façon générale, il y en a un ou deux qui sont venu-es me poser des questions en privé sur, parce qu'ils étaient curieux, tout simplement. Qu'est-ce que c'est la non binarité ? Voilà, pourquoi ce changement de prénom ? Est-ce que c'est important pour toi ? Etc.

Dans mon entourage proche, ma petite sœur par exemple, l'a très bien pris. Elle m'a dit, « Bah pas de toute façon. Voilà, je suis ta sœur, t'es ma famille, je t'aime. Et l'important c'est que tu te sentes bien. » Et c'est à peu près la meilleure réaction qu'on peut avoir.

Ma mère avait un peu plus de mal. Je pense que c'est parce qu'elle était vraiment attachée à mon ancien prénom. C'est elle qui me l'avait donné.

Elle comprend tout à fait mon choix sur le plan rationnel, c'est juste que émotionnellement, elle a un peu de mal à ne pas se sentir rejetée alors que c'est pas un rejet d'elle. C'est une affirmation de moi.

Floriane : Alors tu es dans une association étudiante lyonnaise, LGBT+ et queer. Quelles sont tes motivations à t'engager dans cette association et qu'est-ce qu'elle représente pour toi ?

Alex : Donc mon association, ArcENSiel, c'est une association qui a pour but essentiellement de créer un safe space au sein de l'école, c'est-à-dire de faire suffisamment de pédagogie et d'évènements inclusifs pour que toutes les personnes, et en particulier les personnes queer, se sentent à l'aise dans l'école.

Moi, je me suis engagé-e dans cette asso parce que je pense que c'est important dans l'enseignement supérieur, comme dans tous les cadres, que toutes les personnes se sentent à l'aise et soient à même de faire leurs études dans les meilleures conditions possibles.

Et il se trouve que dans les études supérieures, la vie étudiante c'est quelque chose d'assez important et donc forcément avoir un bon accueil des personnes, c'est primordial.

Floriane : Et est-ce que s'identifier comme personne non-binaire par exemple, ça crée un sentiment d'appartenir à une communauté ? Est-ce que c'est une expression, enfin, est-ce que c'est personnel ou est-ce que ça peut être une revendication ?

Alex : L'un n'empêche pas l'autre, j'ai envie de dire. C'est à la fois une expression personnelle puisque ça me permet au jour le jour de me sentir mieux.

C'est aussi une revendication politique, remettre en cause le genre, notamment en mettant en avant des personnes non-binaires, c'est aussi briser ces codes de genre qui non seulement sont établis dans notre société, mais causent énormément de problèmes.

Mine de rien, les inégalités hommes-femmes viennent beaucoup des stéréotypes que l'on met sur les hommes et sur les femmes. Et si on arrive à déconstruire ces clichés, c'est bénéfique à la fois pour les hommes et pour les femmes, surtout pour les femmes. Il faut le dire.

Et voilà, revendiquer le fait d'être non binaire. Le fait de sortir de ces normes de genre participe à l'abolition à terme de ces normes de genre.

Floriane : Est-ce que c'est important pour toi que les personnes LGBT+ soient représentées, soient visibles, soient dans les médias, soient dans le divertissement ?

Alex : Tout à fait. En grandissant, on a besoin, je pense, de modèles auxquels s'identifier, on a besoin de définir ce qu'on a envie d'être plus tard. On a envie de, voilà, de se sentir proche de certaines valeurs.

Quand on est petit-e, on a envie d'avoir des super-héroïnes ou des super-héros qui nous ressemblent parce que c'est une partie importante de notre construction de nous-mêmes, surtout pour les personnes qui viennent de familles ou ces sujets sont très peu abordés et qui du coup trouvent parfois dans la littérature, au cinéma, des images qui résonnent avec leur vécu, auquel ils vont pouvoir s'identifier. C'est primordial pour moi, la représentation et la visibilisation.

Floriane : Qu'est-ce que tu aimerais dire aux personnes qui ne se reconnaissent pas dans, justement, les deux catégories qu'on a dans notre société, masculin-féminin, homme-femme, et qui ne savent pas quoi faire ou qui n'ont pas le soutien de leurs proches ou des gens qui les entourent ?

Alex : Il y a une multitude de parcours et l'important, c'est de trouver ce qui vous convient et ce qui vous rend heureux -se, quel que soit le regard autour, quels que soient les obstacles. Au final, voilà, il faut expérimenter et trouver ce qui vous rend heureux-se.

Il y a bien sûr des solutions, si vous avez envie de vous renseigner. Donc les associations étudiantes et nationales, mais aussi énormément de ressources sur Internet.

Je pense au Wiki Trans qui est du coup l'équivalent de Wikipédia, mais sur toutes les problématiques trans. Et notamment il y a beaucoup de documentation sur comment en parler à sa famille, de la documentation qu'on peut donner à sa famille pour expliquer ce genre de situation.

Je recommanderais aussi, évidemment, la prudence pour les personnes qui sont vulnérables, qui n'ont pas le choix que d'être dans leur foyer parce que il n'y a pas l'argent pour s'émanciper, etc. Faites attention. Et même s'il y a des associations pour vous aider, ne vous mettez pas en danger.

Parfois, il vaut mieux attendre d'être sorti-e de ce cadre familial pour pouvoir pleinement s'exprimer. Et je sais que c'est dur et que c'est compliqué mais voilà, il faut aussi prendre soin de soi à tous les niveaux.

Floriane : Et qu'est-ce que tu aimerais dire à l'opposé, aux personnes qui rejettent la notion de non-binarité ou qui pensent que les personnes qui s'identifient comme non-binaires, elles traversent simplement une crise passagère ?

Alex : Bah j'ai envie de dire à ces personnes, renseignez-vous. Regardez, voilà, il y a des documentaires, il y a des interviews, il y a tout un tas de ressources en ligne qui vous permettent de mieux comprendre.

Même si on ne comprend pas très bien l'idée, même si on ne se sent pas concerné-e, au moins avoir les bonnes pensées, les bons gestes, les bons mots, pour que tout le monde se sente mieux autour de soi et au final, est-ce que ce n'est pas l'idéal dans notre société ?

Transition

Justine : C'était bien ta conversation avec Alex ?

Floriane : J'avais déjà entendu que ça arrivait, comme pour Alex, de changer de genre ou de changer de prénom pour prendre un prénom neutre et d'utiliser des nouveaux pronoms comme iel. Et en discutant avec Alex, j'ai appris que tout ça, ça faisait partie d'une transition.

Justine : Oui, en fait, on transitionne vers une nouvelle identité de genre. Mais, euh, pourquoi il y a ce besoin de faire cette transition?

Floriane : Alex m'a dit que ça lui a tout simplement permis de se sentir bien. Quand je parlais avec iel, je pouvais voir et entendre qu'iel était épanoui-e.

Alex m'a dit aussi que son coming out c'était bien passé. Il y a des étudiantes et des étudiants, qui ont posé plein de questions par curiosité et j'ai eu l'impression de faire un peu la même chose.

Justine : Bon, et si tu devais retenir une chose de ton échange avec iel, ça serait quoi?

Floriane : Je dirais de s'informer avec bienveillance.

Justine : Donc c'est ça qu'on a essayé de faire. On a rencontré Emmanuel Beaubatie pour lui demander de nous expliquer pourquoi les normes de genre binaires sont de plus en plus remises en question et pourquoi il y a ce besoin de s'identifier autrement.

Floriane : Emmanuel Beaubatie est sociologue à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, ses recherches portent sur le genre, la catégorisation du sexe, la sexualité et la santé.

Il a étudié les parcours d'hommes et de femmes trans en France et travaille actuellement sur les identifications, les pratiques et les représentations de genre.

Justine : Notre première question était simple, c'est quoi le genre ?

Echange avec Emmanuel Beaubatie

Emmanuel Beaubatie : En fait le genre pour les sociologues, c'est avant tout un rapport social, quelque chose qui structure la société, qui produit, qui hiérarchise, qui différencie deux catégories de sexe, les hommes et les femmes.

Mais il y a aussi des personnes de plus en plus, dans les médias notamment, qui emploient le genre au sens d'une identité de genre, au sens d'une identité subjective. Ça peut correspondre à la façon dont les personnes expriment et habitent le genre.

Donc il y a ces deux définitions différentes et elles ne sont pas forcément incompatibles, c'est-à-dire que le genre, en fait, c'est quelque chose qui est tout à fait pluriel, qui se compose, d'identification, d'identité, mais aussi de pratiques, de représentations au quotidien.

Justine : Et la différence entre le sexe et le genre, c'est quoi?

Emmanuel Beaubatie : Alors là encore, ça dépend de la définition qu'on donne du sexe. Alors moi, je vais vous en donner la définition que moi j'en donne sociologiquement.

Le sexe pour moi, c'est pas une donnée biologique, c'est pas non plus une identité, c'est une catégorie sociale qui est produite justement par le genre, c'est à dire que je ne le considère pas comme des organes génitaux, ni comme une un sexe biologique, mais bien comme une catégorie sociale qui organise le monde social dans lequel on vit.

Donc, dans ce cadre-là, je dirais que d'un point de vue sociologique, eh bien le genre produit des catégories de sexe mais que ces catégories de sexe ne sont en rien une donnée biologique.

Justine : Donc ça voudrait dire que le genre et le sexe sont des constructions sociales ?

Emmanuel Beaubatie : Tout à fait. C'est une approche qui remonte maintenant aux années 70. Il y a des féministes qui avaient déjà formulé cette idée-là dans les années 70.

Puis, c'est une définition qui a connu un peu plus d'écho avec les études queer à partir des années 90. Judith Butler, la fameuse théoricienne qu'on présente souvent comme la fondatrice des études queer, eh bien elle le dit comme cela, de manière un peu provocante, elle dit le sexe en lui-même n'existe pas.

C'est une construction sociale. Ce sont des catégories sociales qui organisent le monde social et qui sont produites par ce rapport social, qui est le genre, mais le sexe ne précède en aucun cas le genre.

Justine : Et quelle est la différence entre l'identité de genre et l'expression de genre ?

Emmanuel Beaubatie : Alors ça, c'est des expressions qui peuvent être utilisées de manière assez analogue, je dirais. Il n'y a pas forcément, voilà, tout le monde ne les différencie pas.

Donc l'identification de genre, c'est généralement considéré comme comment la personne se définit, se ressent en matière de genre.

Et l'expression de genre, c'est quelque chose qui peut passer par notamment un certain nombre de pratiques qui correspondent à ces identifications de genre, donc l'expression, c'est aussi quelque chose que les autres voient donc à travers les pratiques associées à une identification de genre.

Justine : Et on a tendance à faire le rapprochement entre identité de genre et orientation sexuelle. Quelle est votre réaction par rapport à ce rapprochement ?

Emmanuel Beaubatie : Il y a beaucoup de méfiance, je crois parmi bon nombre de personnes qui appartiennent à des minorités sexuelles et de genre quant à l'association de ces deux éléments, le genre et la sexualité.

Et cette méfiance, elle est liée à toute une histoire, notamment de la sexologie qui a beaucoup fait le rapprochement entre les deux en définissant par exemple le changement de sexe comme une question avant tout, de l'ordre du désir sexuel qui a défini le désir de changer de sexe comme une question avant tout d'ordre sexuelle.

Donc il faut, voilà, se méfier, en tout cas partiellement de cette association. Mais je dirais par ailleurs que d'un point de vue sociologique, il est très difficile de dissocier les deux. Pourquoi ? Parce que l'ordre du genre et l'ordre du sexe vont de pair, qu'ils se construisent, qu'ils se co-produisent.

L'hétérosexualité contribue à produire deux, seulement deux catégorie de sexe, et inversement. Donc je dirais que d'un point de vue sociologique les deux sont très difficiles à dissocier mais que pour autant il faut faire attention à comment on analyse leur articulation dans le monde social ?

Floriane : Alors les étudiants et étudiantes qui témoignent dans ce podcast, comme Alex, sont souvent dans des formations scientifiques. Et c'est intéressant de voir qu'ils et elles ont un recul par rapport à ce que dit la biologie sur les catégories de genre par exemple.

Où en est-on actuellement au sein du milieu scientifique et médical, dans la reconnaissance et la prise en charge de ces évolutions sur les identités de genre ?

Emmanuel Beaubatie : Eh bien, je dirais que les choses changent. Et en même temps que pas grand-chose ne change, mais en tout cas ce changement, il prend place dans les sciences de la vie et dans le champ de la biologie et de la médecine.

Mais ce n'est pas quelque chose de complètement nouveau finalement. Depuis les années 30, par exemple, on a découvert que finalement tout le monde portait les mêmes types d'hormones sexuelles, que tout le monde portait de la testostérone et des œstrogènes.

Dans les années 50, on a découvert la technique du caryotype. Voilà, on a étudié les chromosomes, on s'est rendu compte que quand même c'était pas si clair que ça que ça différenciait deux et seulement deux catégories de sexe.

En fait, le sexe en médecine, c'est quelque chose de multidimensionnel, c'est le sexe phénotypique, donc les organes génitaux, les hormones et les chromosomes. Donc finalement c'est différentes choses qui contribuent à définir le sexe en médecine.

Et à partir des années 70, il y a un courant en études féministes qui a été très important, qui a émergé justement parmi les, enfin, au sein des sciences de la vie. Ce sont des biologistes qui l'ont fondé et c'est un courant qu'on appelle la critique féministe des sciences.

Et cette critique s'est attachée à montrer que finalement, la médecine elle-même n'arrive pas à faire rentrer tous les individus dans les deux catégories de sexe qu'elle a contribué à créer, que finalement tout le monde n'y rentre pas. Il y a eu énormément d'études sur les intersexes, par exemple, à partir des années 50.

Et finalement, on se rend compte que, et bien, ces deux catégories justement dans le champ des sciences de la vie, eh bien elles sont en fait impossibles à circonscrire clairement, à différencier totalement.

Justine : Pourquoi c'est important de pouvoir afficher ouvertement son identité de genre ou son individualité, que ce soit dans son apparence physique et vestimentaire ou dans son prénom ?

Emmanuel Beaubatie : Bah ça c'est une question à laquelle il est difficile encore une fois de répondre de manière univoque parce que chaque personne habite le genre d'une manière tout à fait singulière.

Mais en tout cas, ce qu'on peut constater en tout cas d'un point de vue là encore sociologique, c'est que cette, voilà, cette affirmation d'une identité de genre singulière, c'est quelque chose qui prend énormément d'importance, qui devient tout à fait incontournable, notamment chez les jeunes générations.

On vit dans un contexte où il y a toujours des prescriptions institutionnelles, traditionnelles très fortes, très attachées à la binarité, institutions familiales, médicales, religieuses, etc. Mais que il y a aussi, à notre époque, des mobilisations, collectifs, féministes, LGBT+, qui introduisent aussi de nouveaux discours sur le genre, de nouvelles normes de genre, on pourrait dire, qui viennent cohabiter avec les prescriptions traditionnelles.

Et dans ce contexte-là, eh bien les jeunes générations, elles doivent composer finalement avec les anciennes normes et les nouvelles, elles doivent concilier toutes ces normes et tous ces discours en même temps.

Et finalement, ça leur donne aussi d'une certaine manière une plus grande marge de manœuvre par rapport à leurs parents par rapport à leurs grands-parents pour habiter le genre d'une manière tout à fait singulière, en mettant en cohérence ces différentes normes, en se les appropriant et en piochant aussi dans les différentes ressources qu'elles peuvent avoir.

Justine : En quoi c'est important, selon vous de représenter, de rendre visibles, les personnes LGBTQI+, dans les médias, le divertissement ou l'espace public en général ?

Emmanuel Beaubatie : C'est important sur différents plans et un de ses plans, c'est d'abord le fait de faire évoluer les institutions, par rapport à leur prise en compte des personnes trans et non-binaires, notamment, puisque les procédures de changement de sexe à l'état civil restent très complexes, notamment.

Donc ça peut mettre les personnes dans des situations de grande vulnérabilité sociale. Donc un premier intérêt de de cette visibilité, c'est d'essayer de faire changer les choses d'un point de vue institutionnel. Et un deuxième élément que je mentionnerais, c'est que c'est important aussi pour les personnes concernées elles-mêmes dans leur propre parcours d'identification.

C'est-à-dire que moi, quand je me suis entretenu avec des personnes des plus anciennes générations, elle me disaient que à leur époque, voilà, il n'y avait rien à la télé, dans les journaux, dans les livres, rien qui leur permettait de s'identifier à d'autres, pour se pouvoir tout simplement se construire soi-même.

Et le fait aujourd'hui d'avoir des personnes, voilà de de parler de ces sujets tout simplement, déjà dans les médias, dans les podcasts, et de voir aussi des personnes concernées, d'entendre leur discours, eh bien c'est quelque chose qui est tout à fait fondamental pour la construction de soi, pour pouvoir s'identifier, et se désidentifier par ailleurs à certaines personnes.

Puisque parmi les personnes concernées, on a énormément de diversité sociale. Eh bien, c'est important du coup aussi à une échelle individuelle et à une échelle subjective. Donc je dirais que il y a à la fois des enjeux structurels et des enjeux plus subjectifs et individuels.

Floriane : Alors Alex, qui a témoigné de son expérience de la non binarité, m'a dit qu'une des raisons de sa transition vers son identité non-binaire était la possibilité de s'extraire du regard masculin.

Est-ce que cette non-conformité on va dire aux catégories de gens conventionnelles, ce serait pas souvent le résultat d'une expérience on va dire traumatique, comme ce qu'a pu vivre Alex ?

Emmanuel Beaubatie : Je ne dirais pas forcément traumatique. Ou alors on peut partir du principe, si on raisonne en termes de genre et de santé mentale, que de manière générale, n'importe quelle personne qui vit dans le monde social dans lequel on vit et qui a vécu notamment si elle a vécu au féminin, peut être potentiellement traumatisée par ce que le genre recouvre de violence, de discrimination, d'inégalités etc.

Donc je parlerais pas forcément en ces termes, mais une chose est sûre, c'est que la domination masculine, le regard des hommes qui est associé et fortement structurant des parcours trans et non-binaires, que ce soit avant, pendant ou après la transition.

C'est-à-dire que pour les personnes qui ont été initialement assignées au sexe féminin et socialisées comme telles, eh bien, effectivement, il y a des choses qui changent avec une transition, quelle que soit son ampleur, que ça soit transition vers le masculin ou dans le cas d'une personne non-binaire, eh bien forcément, ça laisse des traces, ce regard masculin, ça laisse des traces.

Donc je dirais que c'est quelque chose qui n'est pas forcément spécifique, en fait, le regard des hommes, c'est quelque chose qui est pesant pour tout un chacun, qui a vécu… toute une chacune, finalement qui a vécu au féminin.

Floriane : Est-ce que l'idéal ce serait d'élever les enfants dans la non binarité, la neutralité ?

Emmanuel Beaubatie : C'est un horizon, je dirais, c'est un horizon. Mais d'une certaine manière, l'horizon, c'est quelque chose qu'on n'arrive jamais complètement à atteindre par définition.

Donc je dirais que bien sûr que c'est un horizon souhaitable, ça participe d'une lutte contre la domination, d'une lutte contre l'oppression, voilà de d'accéder à cette forme d'indifférenciation de genre.

Donc c'est un horizon de la lutte, mais pour autant, un des dangers auxquels il faut faire à mon avis très attention, c'est de se dire que, euh, c'est possible, et que le genre, finalement, c'est derrière nous.

Parce que c'est un discours, un type de discours qui se veut féministe, qu'on pourrait qualifier de féministe, peut-être un peu néolibéral, qui tend à affirmer aujourd'hui, on le voit dans certains médias, que le patriarcat, c'est fini, que maintenant on peut et on arrive à éduquer les enfants de manière indifférenciée.

Mais je dirais que même si c'est un horizon souhaitable, il ne faut pas crier victoire trop vite et que finalement, le fait d'estimer que maintenant ça y est, c'est derrière nous, euh, eh bien, ça peut donner l'illusion... Voilà enfin en fait, d'une certaine manière, ça peut saper un peu la lutte contre la domination masculine.

Justine : Pourquoi c'est important selon vous de déconstruire les stéréotypes autour du genre ?

Emmanuel Beaubatie : Alors ça, c'est une très vaste question. C'est une très vaste question. Bah tout simplement, je dirais que c'est important pour changer les représentations parce que en plus ce qu'on peut observer, notamment dans des enquêtes quantitatives sur le genre et la sexualité, des grandes enquêtes nationales, c'est que les représentations eh bien ça change pas facilement.

En vérité ça change plus lentement que les pratiques, c'est-à-dire que, on remarque par exemple sur le plan de la sexualité, que dans la pratique, les choses peuvent bouger. Les pratiques sexuelles évoluent, notamment pour les femmes, que la sexualité dans la pratique est de plus en plus égalitaire, même s'il y a encore énormément à faire, hein.

Je dis pas que c'est égalitaire de fait, mais que dans les représentations, eh bien on remarque que les personnes sont encore attachées à des modèles relativement traditionnels, qu'elles estiment que voilà, les hommes ont plus de besoins sexuels que les femmes, que pour les femmes c'est plus important que pour les hommes d'avoir des enfants, que les femmes, elles sont plus potentiellement monogames que les hommes, que c'est plus important pour elles, qu'elles associent plus la question de la sexualité à l'amour alors que pour les hommes, c'est plus une question de, voilà, de plaisir.

Et donc la lutte contre les stéréotypes de genre, ça, participe en fait de la transformation de ces représentations qui sont particulièrement difficiles à changer.

Justine : Et quelles conséquences ont ces stéréotypes-là?

Emmanuel Beaubatie : Ils ont des conséquences qui se retrouvent à énormément d'échelle, à un niveau à la fois institutionnel, politique et individuel et interindividuel, par ailleurs.

Ces stéréotypes, ils structurent en fait toutes les relations sociales et toutes les manières dont les personnes se construisent aussi. Ils structurent aussi, les politiques publiques bien sûr, les réformes engagées.

Donc c'est quelque chose qui est tout à fait fondamental parce qu'on se rend compte que finalement, que ça soit dans les sciences, que ça soit en politique, que ce soit, voilà, y compris en sociologie, eh bien on échappe pas en fait aux stéréotypes de genre.

Donc c'est évidemment quelque chose sur lequel il faut travailler en profondeur et ne pas rester dans l'illusion que les sciences, ce sont des savoirs neutres qui échappent en fait aux stéréotypes qui ont été incorporés par les personnes qui les produisent.

Floriane : On continue un petit peu sur les stéréotypes. On dit souvent que les identités non-binaires et les nouveaux pronoms, on appelle ça les néo-pronoms, que ce sont un effet de mode ou une lubie passagère. Comment vous réagissez à ces commentaires?

Emmanuel Beaubatie : À cela, je répondrais, euh, plusieurs choses. D'abord que cette rhétorique de la mode en fait, elle part d'un postulat qui est en fait très problématique.

Que voilà, il y aurait des personnes qui seraient influencées par d'autres et qui en viendraient à utiliser ce type de pronoms. Bon, j'ai envie de dire, voilà, je vois pas forcément où est le problème.

D'autant plus que, eh bien, la question d'être influencé-e par d'autres personnes, c'est quelque chose qui est absolument commun à toutes et tous.

C'est-à-dire que on vit dans un monde social dans lequel on est socialisé-e et éduqué-e par d'autres personnes, les filles et les garçons se construisent par rapport aux autres.

Il y a énormément de travaux de sociologie qui l'ont montré. Depuis la naissance, depuis le plus jeune âge, on est socialisé-e par d'autres, on a incorporé des codes de genre.

Donc, c'est quelque chose qui est absolument commun à toutes et tous, donc je vois pas pourquoi ça serait pas le cas pour les personnes trans et non-binaires qui, bien sûr se construisent aussi les uns et les unes par rapport aux autres.

Floriane : Et aussi les personnes non-binaires et transgenres peuvent être perçues comme fragiles parce qu'elles se sentiraient blessées ou agressées quand on se trompe de genre ou qu'on utilise volontairement ou non les mauvais pronoms ou leur ancien prénom. Qu'est-ce que vous répondez à ces critiques ?

Emmanuel Beaubatie : Les pratiques qui doivent être mises en question, c'est précisément celle des interlocuteurs et interlocutrices qui s'offusquent d'être repris ou reprises par rapport à cet usage des prénoms et des pronoms.

Tout simplement parce que, euh, c'est quelque chose qu'on peut mettre en lien, par exemple, avec les questions de mobilité sociale de classe. Bon, le fait d'être réassigné-e volontairement, enfin intentionnellement à ses origines n'est pas quelque chose de très agréable et donc, ce n'est pas un rappel à l'ordre, c'est simplement une forme de préservation de son intégrité.

Donc, j'aurais tendance à dire que la résistance et la préservation de son intégrité, n'est pas une agression. L'agression, c'est justement le fait de réassigner à ses origines, une personne qui ne souhaite pas l'être. Donc voilà, j'aurais tendance à dire qu'il faut pas se tromper de problème sur cette question.

Floriane : Dans le cas d'Alex, iel n'a pas particulièrement subi de discrimination ou de rejet de son entourage. Mais on sait que ça ne se passe pas toujours aussi bien.

Quelles sont les discriminations que peuvent subir les personnes non-binaires, qui ne se conforment pas à la binarité de genre ou à leur genre assigné à la naissance ?

Emmanuel Beaubatie : Elles sont très nombreuses, elles sont très nombreuses. On observe qu'il y a beaucoup de discriminations chez les jeunes non-binaires, encore plus en réalité notamment d'un point de vue administratif que les personnes trans qui changent de catégorie de sexe à l'état civil.

Pour la simple raison que, eh bien les catégories sociales et juridiques qui sont établies et reconnues dans le monde dans lequel on vit sont au nombre de deux.

Et ces deux catégories sont homme et femme. N'ayant pas de possibilité d'avoir un état civil qui correspond à leur expression de genre, eh bien les personnes se confrontent à énormément de discriminations vis-à-vis en particulier des institutions et des administrations, c'est-à-dire que la vie quotidienne dans ce qu'elle a de plus ordinaire en termes de démarches administratives du quotidien et évidemment en terme de travail et de logement.

Vous pouvez pas juste expliquer à votre patron que vous êtes non-binaire, c'est très complexe, hein. Donc le soutien parental dans ces cas-là, est particulièrement décisif, puisque s'il n'y a pas soutien parental et que la personne n'a pas encore un emploi et un logement, eh bien elle peut se retrouver très rapidement dans une situation de grande vulnérabilité sociale et de grande précarité, ce qui n'est absolument pas rare dans ce type de parcours.

Donc il y a vraiment des choses à faire d'un point de vue juridique en termes de catégorisation du sexe, et d'un point de vue institutionnel en termes de politique publique sur ce sujet-là.

Justine : Et un petit mot pour la fin. Est-ce que vous pouvez nous dire le livre que vous avez sur votre table de chevet en lien avec ce dont on a parlé ?

Emmanuel Beaubatie : Le livre que j'ai actuellement sur ma table de chevet, c'est *Stone Butch Blues*. C'est un roman d'une des pionnières finalement du mouvement trans qui s'appelle Leslie Feinberg.

Et c'est un roman qui retrace cette trajectoire de Stone Butch. C'est une personne qui pouvait s'identifier aussi au masculin en fait et qui parle aussi d'une autre époque à laquelle c'était plus compliqué d'être non-binaire en fait, d'être trans, puisque c'est une personne qui se disait plutôt trans ou butch, et qui a été traduit récemment en français par les éditions Hystériques & Associé-es.

Et c'est un roman qui est vraiment un roman fondateur, et par ailleurs extrêmement bien écrit, d'une grande sensibilité, et qui montre, voilà ce que ces questions, le visage que ces questions pouvaient avoir à une autre époque.

Et on est très proche de l'histoire à la fois professionnelle, amoureuse de l'histoire des violences aussi, qui ont été perpétrées à l'encontre de cette personne. Donc c'est un roman dur, mais extrêmement beau, qui à mon avis, il faut le découvrir.

Conclusion

Floriane : Pour Alex et pour nous aussi c'était important de faire entendre le vécu de personnes directement concernées par ces questions de genre parce qu'on vit dans une société dominée par des représentations normées.

Et peut-être que son témoignage peut résonner avec l'expérience d'autres gens qui n'ont pas forcément l'occasion de voir ou d'être en contact avec ces parcours de vie qui sortent du cadre binaire.

Justine : Comprendre et respecter la diversité des genres, c'est une question d'acceptation de soi et d'acceptation des autres. Il suffit par exemple de demande d'entrée de jeu « Quels pronoms tu préfères ? », de ne pas parler de l'ancien prénom, c'est-à-dire le prénom donné par les parents à la naissance, si celui-ci a été changé.

Et puis de se rappeler que quel que soit son identité de genre, on reste des individus avant tout.

Floriane : Si vous vous estimez victime de discrimination et que vous avez besoin d'aide, souvenez-vous que vous n'êtes pas seul-e et que des ressources sont à votre disposition pour faire face sur le plan psychologique, mais aussi juridique.

Justine : Si vous étudiez à l'Université Lyon 1, vous pouvez saisir le dispositif d'écoute et d'accompagnement des témoins et victimes de violence, harcèlement et discrimination en vous rendant sur le site signalement.univ-lyon1.fr

Floriane : Vous avez par ailleurs la possibilité de demander à ce que votre prénom soit modifié sur les documents de scolarité, par exemple votre carte étudiante, grâce à la procédure de changement de prénom d'usage accessible sur le site de l'Université Lyon 1.

Justine : En-dehors de Lyon 1, vous pouvez solliciter des associations d'aide aux victimes de discriminations et d'accompagnement des personnes LGBTQI+ comme SOS Homophobie, Chrysalide, Frisse et l'association Migrations, Minorités Sexuelles et de Genre.

Floriane : Et pour faire valoir vos droits en cas de discriminations, vous pouvez saisir le Défenseur des droits.

Justine : Mais assez parlé, c'est à vous maintenant de prendre la parole.

Floriane : Vous étudiez à l'université Lyon 1 et vous souhaitez à votre tour partager votre histoire en témoignant dans ce podcast ?

Justine : Ou vous avez des commentaires, des remarques ou des questions et vous aimeriez nous en faire part ?

Floriane : Écrivez-nous, contactez-nous à l'adresse podcast.amphi25@univ-lyon1.fr

Justine : On a hâte de vous lire. On a hâte de vous écouter.

Floriane : Et de vous accueillir à nouveau dans l'Amphi 25 pour continuer à échanger, réfléchir et s'interroger sur les discriminations.

Justine : Merci à Larissa d'avoir partagé avec nous son expérience.

Floriane : Merci à nos deux invité-es Aden Gaide et Laure Sizaire.

Justine : Retrouvez Amphi 25 sur vos plateformes de podcasts préférées.

Floriane : Abonnez-vous.

Justine : Et rendez-vous dans 15 jours pour le prochain épisode !